



I Souvenirs d'un maquisard

du Groupe 11

I L'instant BD

Estrassinnet
de Sylvain Pongi

Page 2

I Recherches Ardéchoises

Le jeune pasteur Suisse
François-David Delétra

Page 6

I Un village

Les soldats Cardésien
dans la Grande Guerre

Page 8

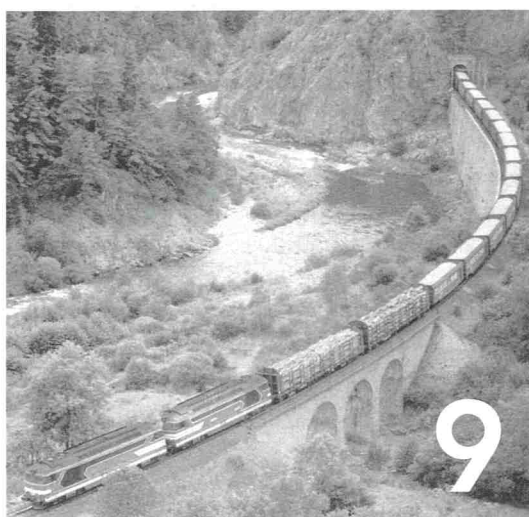
I Hommes et femmes illustres

La vie
de Paulin Talabot - 2^{ème} partie

Page 9

LE SOMMAIRE

de la semaine



SOMMAIRE N° 2335

- 2 - La sélection livres du moment - Estrassinnet
- 4 - Histoire, toponymie, anecdotes & biographies d'Alais
- 6 - Le jeune pasteur suisse François-David Delétra à Alais...
- 8 - Les soldats Cardésiens dans la Grande Guerre - 5^{ème} partie
- 9 - La création du chemin de fer Gardois - 2^{ème} partie
- 12 - Rassemblement Aigoual-Cévennes, souvenirs d'un maquisard...

Photo couverture:

En montant vers le col de l'Asclier...

Crédits photo: Michel Vincent

Annonces légales et actualités en pages centrales



Fondateur: Lucien André
Successeur: Michel Vincent
Directrice de la publication:
Laurence Leyris-Béraud

Cévennes Magazine
RCS Nîmes 398 045 930
Siège social: 31, che. de la Plaine de Larnac
30560 Saint-Hilaire de Brethmas

Téléphone: 04 66 56 69 56
E-Mail: cevennesmagazine@gmail.com
Site: www.cevennesmagazine.fr
Facebook: Cévennes Magazine
Instagram: [cevennes_magazine](https://www.instagram.com/cevennes_magazine)

Impression: IMP'ACT imprimerie
Tel.: 04 67 02 99 89 - ZAE Les Hautes
Garrigues - 60 Chemin de Cambounet
34380 Saint-Martin-de-Londres
Imprimé sur papier blanchi sans chlore, issu de forêts
gérées durablement, avec des encres végétales.



N° CPPAP 0626 K 80730
ISSN 0180-6181

Reproduction des textes et photos interdite
(loi mars 1957)
Dépôt légal: jour de parution



ABONNEZ-VOUS !

52 NUMÉROS = 45 € TTC

AU LIEU DE 83 €



N° 102

par Bernard de Fréminville

de Can à Can

Canal d'irrigation (1875)

Dans la très longue recherche (pratiquement tout le 19^{ème} siècle) de moyens de pallier l'insuffisance d'eau arrivant dans la ville d'Alais, de multiples solutions sont proposées.

L'une d'entre elles vient en 1875 de M. Dumond, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, qui suggère d'alimenter la ville grâce au canal d'irrigation du Rhône. Une usine à vapeur établie à Moussac relèverait les eaux du Rhône dans un réservoir à Cruviers, d'où elle serait acheminée par une conduite en ciment dans un autre réservoir sur le plateau de la Maréchale. Son idée n'est pas retenue.

Candolier (1373)

Métier. Le candolier fabrique ses chandelles conformément à des règlements très stricts : la mèche ne doit pas peser plus d'une once par livre (26 grammes sur 415 grammes).

Il vend les chandelles en gros ou en détail ; en gros, par quintal, cartayron ou quart de quintal ; en 1373 le quintal vaut 6 florins ; en 1384, 4 francs ; au détail, c'est-à-dire à la livre, en 1373, 1 gros ; en 1380 et 1381, 10 patacs (le patac vaut 2 deniers) ; en 1384, 8 ou 9 patacs ; en 1393, 1 gros ; de 1399 à 1403, 10 deniers ; en 1408, 12 deniers la livre ; en 1420, 20 deniers ; en février 1429, 30 deniers ; après l'échec des Anglais devant Orléans, il y a baisse. On recommande de ne pas s'attacher à la blancheur ; le suif des animaux abattus en été n'est jamais aussi blanc que celui des bêtes tuées en hiver.

CANILLAC (1421)

En 1421, un procès considérable doit départager les prétendants au titre de comte d'Alais : d'un côté Jean et Louis, neveux du maréchal de Boucicaut, de l'autre Louis de Beaufort, marquis de Canillac, qui pourrait y prétendre par une succession de femmes. Il faut vingt-deux ans pour trancher le litige, c'est bien le marquis de Canillac qui finit par recevoir le titre.

Canine (1910)

Lu dans *Les Cévennes Sportives* en septembre. Exposition canine d'Alais du 11 septembre. Nous pouvons à ce jour informer nos lecteurs que cette manifestation canine s'annonce comme devant remporter le plus grand et le plus légitime succès.

La liste des engagements a été close, comme convenu, le 31 août avec un total de 130 chiens. C'est un chiffre énorme si l'on considère que l'on est en période de chasse, que les vendanges vont commencer, qu'enfin le département du Gard n'a jamais vu de véritable exposition canine. À ce point de vue l'éducation sportive est encore à faire dans notre région. L'exposition du 11 septembre y concourt puissamment.

Ce qui a préparé le succès de cette exposition, c'est avant tout le patronage de la Société Canine du Midi et le nom des juges MM. Samat et Megnin dont la compétence est universellement connue et appréciée.

Le monde des amateurs savait aussi que l'organisation ne laisserait rien à désirer, que la nourriture, excellente comme toujours, serait servie par le Vatel des chiens. Nous avons nommé la Grande Firme parisienne Spratt's Patent dont on pourra admirer l'étalage de ses produits dans l'intérieur de l'exposition. Qui dit chien dit aussi chasse.

Les chasseurs ne seront pas oubliés dans le grand show du 11 courant. Ils pourront y admirer le magnifique stand de la maison D. Champeyrache qui exposera, à côté de ses armes de chasse courantes, les plus beaux modèles, les spécimens les plus artistiques d'armes que savent faire nos premières manufactures. L'après-midi à 2 heures 1/2 aura lieu un concours de rapport pour chiens d'arrêts sur cailles et lapins. Avis aux amateurs de chiens bien dressés qui voudront prendre une bonne leçon de rapport.

Que l'on n'oublie pas que les jugements sont pour tout le monde la partie la plus intéressante d'une exposition canine. C'est dans le ring, alors qu'ils ont reçu le dernier coup de brosse, qu'on peut le mieux contempler les chiens. Les jugements se feront à partir de 9 heures du matin.

Nous ne voudrions pas trahir les secrets du catalogue, actuellement à l'impression. Nous pouvons dire toutefois que les élevages les plus réputés de l'Est et du Midi seront représentés par leurs plus belles bêtes. À signaler notamment une meute de foxhounds, de fort belles collections de barzois, nobles et élégants, de majestueux Saint-Bernard, de pétulants fox terriers à poil dur, de teckels, de bergers allemands, de bergers cévenols, de setters, de braques d'Auvergne, de griffons à poil dur. Parmi les autres races qui seront représentées nous citons au hasard du catalogue : courants de grand équi-

page, briquets, harriers, chiens d'Artois, bassets griffons, épagneuls français, braques français d'Auvergne, de Saint-Germain, pointers, setters noir et feu, setters irlandais, cockers, airedale-terriers, briards, malinois, collies, dogues allemands, dogues de Bordeaux, bull-dogues anglais, dobermans pinschers, sloughis, bouledogues français, griffons de Bruxelles, spitzes, petits poméraniens, schipperkes et tutti quanti.

Voilà de quoi s'instruire en s'amusant.

Canisses (1911)

Lu dans *Les Cévennes* du 1^{er} juillet. Lundi soir un épouvantable accident s'est produit parmi le personnel de la filature de M. Laurent de l'Arbousset.

On montait des canisses dans des magnaneries du second étage, par les fenêtres, à l'aide d'une poulie, lorsqu'un contrevent, brusquement soulevé par un paquet de ces canisses, tomba dans la cour sur le nommé Tardieu, âgé de 60 ans, demeurant au faubourg de Rochebelle, qui fut tué sur le coup.

Canne (Ancien Régime)

Unité de mesure provinciale, d'une longueur très variable selon la localité. Elle valait par exemple :

- en 1796 à Toulouse, 2,560 m,
- en 1786 à Carcassonne: 0,500 m.

Elle se divisait en huit empan, puis en huit ou en neuf pouces.

Une autre canne, celle utilisée dans la construction, mesurait environ 1,25 mètre.

Canon (1629)

Le 9 juin 1629, le roi Louis XIII est sous les murs d'Alais. Il vient de laisser massacrer la population de Privas en même temps que sa garnison, provoquant ainsi une traînée de terreur devant son chemin. Aussitôt il fait sommer le gouverneur Mirabel de rendre la place, et, sur son refus, les dispositions du blocus commencent, pendant que les habitants de leur côté font leurs derniers préparatifs de défense. Le duc de Montmorency fait d'abord attaquer un petit fort qu'il emporte, il est blessé d'un coup de pierre. L'investissement de la ville a lieu ; mais les assiégés, voyant que les batteries sont dressées, ne jugent pas à propos d'attendre que le canon eût commencé à tirer ; le 16 juin, ils demandent à capituler.

Le roi pardonne, et la garnison est conduite à Anduze avec armes et bagages, mèches éteintes et drapeaux ployés. Louis XIII fait le lendemain son entrée dans la ville et y demeure quelques jours. Toutes les fortifications sont démolies, et Annibal de Montmorency, avec son régiment, y prend garnison.

Canonnade (1914)

Souvenirs de guerre de Charles Terrin, sous-lieutenant au 240^{ème} Régiment d'Infanterie, où se trouvent nombre d'Alaisiens appelés.

22 août, 13 heures. Dugny (Meuse). Nous débarquons dans une petite gare isolée en pleine campagne, au mi-

lieu des blés mûrs. Le soleil resplendit. Le canon tonne au loin. Aussitôt une rumeur parcourt nos rangs : L'ennemi est battu ; deux forts de Metz sont tombés en notre pouvoir. D'où vient ce bruit absurde ? L'esprit de nos troupiers est fertile en inventions. Mais les événements ne s'accordent pas avec leurs désirs.

Nous tendons l'oreille. Je discerne des coups secs assourdis par les couches d'air. Certains sont réguliers par séries de quatre : je devine les batteries françaises. D'autres sont inégaux et pressés, comme si la lutte devenait plus âpre. Parfois des coups plus forts semblent plus proches : c'est l'artillerie lourde. Quelle émotion produit en moi cette canonnade ! Je comprends que là-bas des destinées s'agitent, des décisions se préparent, des événements s'accomplissent et que la vie fait œuvre de mort. Mon cœur bat quand je compare notre quiétude avec l'activité qui se déploie en avant de nous.

À quelle distance sommes-nous de l'ennemi ? À 40, à 50 kilomètres ! Par moments les coups sont si rapprochés les uns des autres qu'on n'entend qu'une explosion et que la terre tremble. D'abord j'estime que la lutte doit être terrible et qu'à cette heure des hommes souffrent horriblement ; puis je me réjouis de n'avoir pas fait un voyage inutile et d'entendre le canon dès mon arrivée.

CANONGE Jean (1703)

Galérien dit Bessonnet. Camisard de Saint-Martin-de-Boubaux (La Roque de Gasque). Condamné à Alais, le 7 novembre 1703.

CANONGE Jean Pierre (1789)

Soldat de Napoléon. Né à Alais le 22 février 1793. Jardinier. Incorporé au 42^{ème} Régiment d'Infanterie de Ligne, du 11 mai 1808 au 8 avril 1809. Rayé le 26 novembre 1810.

CANONGE Fernand Jean Louis (1881-1916)

Soldat de 1914-1918. Né le 1^{er} novembre 1881 à Saint-Étienne-Vallée-Française (Lozère) fils de Jean Louis et de Pelat Hortense. Sapeur-mineur au 7^{ème} Régiment du Génie, mort des suites de ses blessures le 31 juillet 1916 à Contrisson (Meuse) à l'âge de 34 ans. Figure sur le monument aux morts et sur le Livre d'Or d'Alais.

Cantate (1889)

Pour la fête d'inauguration du buste du grand poète cévenol Gustave de La Fare-Alais, M. Borel a écrit une cantate exécutée par les Sociétés chorales et musicales de la ville, les paroles sont de A. Arnavielle et A. Blavet, félibres distingués. Elle commence par une vigoureuse apostrophe : Zou ! Lous dau plan ! Zou ! Lous de la moun-tagno ! et s'achève sur l'incitation suivante : Ve jaici lou tems ounte se castagno, tout lou mounde pot castagna de vers.

À suivre...

"Extraits du Dictionnaire encyclopédique d'Alais, en 3 tomes, par Bernard de Fréminville, Éditions Peletine."

LE JEUNE PASTEUR SUISSE FRANÇOIS-DAVID DELÉTRA À ALAIS LE 14 JUIN 1841.

Par Jean Marc Gardès

Sous le règne de Louis Philippe, soit cinquante ans après qu'il ait acquis le droit de vie sous la Révolution française, le protestantisme connaît déjà, ici sur nos montagnes, ses premières divisions. Celles-ci se manifestent par la création d'églises dites « libres » au sein de l'Église réformée, ainsi que par l'apparition du Méthodisme ⁽¹⁾.

La cause de ces divisions ?

La persécution dont ils ont été l'objet avait chassé les protestants des bourgs et des villes et les avait souvent contraints à se réfugier dans les nombreux écarts que compte ce pays à l'habitat déjà si dispersé. Si la dispersion a pu être un avantage lorsqu'elle les a soustraits au contrôle des autorités civiles et policières, elle rendait aussi le travail pastoral beaucoup plus difficile ! Difficultés pour se rassembler, pour choisir le lieu de construction du temple et de l'école... Difficultés aussi pour les pasteurs d'exercer un suivi sur leurs paroissiens, dont les plus fervents d'entre eux sont autant de proies faciles pour les prédicateurs dissidents qui ne cherchent alors qu'à les soustraire à l'Église réformée.

Tout ceci, après plus d'un siècle de persécution et de clandestinité, dans un contexte de reconstruction de leur église et d'apprentissage de la vie « au grand jour » pour les réformés français.

Pour combattre ces divisions, enrayer la dissidence des séparatistes, pour prêcher la mission, les pasteurs du

plateau vont s'adresser au « comité pour les protestants disséminés » de Genève, lequel deviendra plus tard la « Société genevoise pour les protestants disséminés ». Ce comité est alors en relation avec une « Société pour l'évangélisation des protestants disséminés » qui s'était déjà créée, à Nîmes, quelque temps auparavant. Il va envoyer, en Ardèche en 1841, un jeune pasteur suisse, tout juste âgé de 29 ans : François-David Delétra.

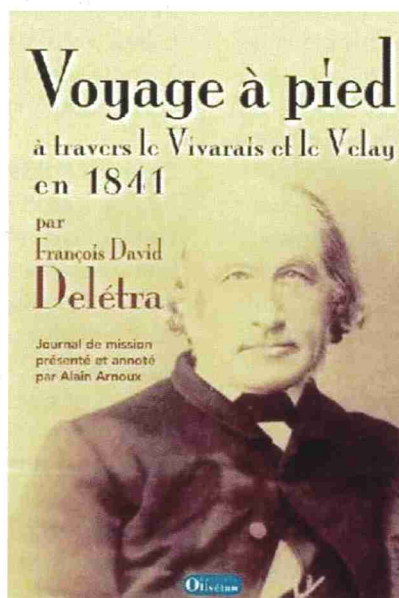
Qui est François-David Delétra ?

F. David Delétra est un pasteur « de gauche » ; il vote pour le parti radical, parti dont un des points du programme réclame la séparation de l'Église et de l'État.

Delétra est favorablement impressionné par la Monarchie de Juillet, à cause de la loi Guizot sur l'instruction primaire et il est aussi impressionné, lui, le futur grand voyageur, par la construction des routes. Les territoires paroissiaux qu'il va arpenter sont en effet immenses, dans un pays au relief difficile et sont, souvent, dépourvus de chemins carrossables.

Un journal

Pendant cette mission, cette tournée de prédication qui va durer six mois, soit des centaines de kilomètres effectués à pied, ou bien avec une monture, F.-David Delétra écrit des lettres et tient un journal. Journal que d'aucuns n'ont pas hésité à comparer à celui d'un autre grand voyageur : Robert-Louis Stevenson. Journal



« engagé », comme l'écrit A. Arnoux ⁽²⁾, tenu par homme en mission qui expose les problèmes du protestantisme français dans son ensemble. Tenu par un jeune pasteur qui critiquera aussi sévèrement les patrons protestants qu'il rencontrera dans les secteurs industrialisés, à cause de « l'animalisation » qu'ils imposent à leurs ouvriers et, parmi eux, particulièrement aux jeunes enfants non scolarisés. De ce document, nous ne retiendrons que les passages dans lesquels F. Delétra décrit, sans fard aucun, le pays, les hommes qui le peuplent et les activités que ceux-ci y mènent ⁽³⁾. Les hommes, et les femmes, à la beauté desquelles le jeune pasteur n'est pas insensible.

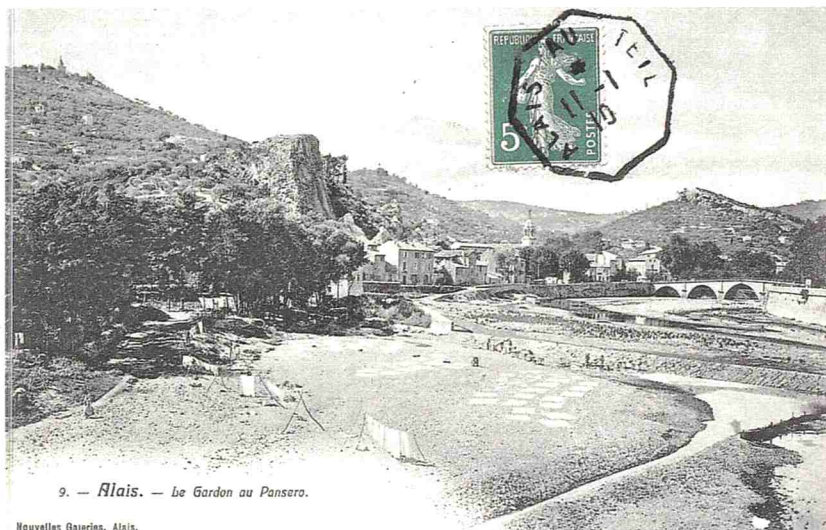
Alès...

Le jeune pasteur abordera l'Ardèche par Alès. Alès, et avant Nîmes où il est allé rencontrer à plusieurs reprises les membres de la « Société pour l'évangélisation des protestants disséminés » pour discuter avec eux de son projet d'évangélisation dans l'Ardèche...

Alais, lundi 14 juin.

Cette ville a 15 000 âmes, 5 000 protestants, et trois pasteurs MM. Lavondès, Gaillard et Dubois. J'ai fait visite à ce dernier et qui est de Genève et à Alais depuis 1819. Tournure Eymard, langage léger, phrases arrondies. Il semble que tout roule sur lui et que tout le monde le consulte. C'est un fidèle ami de Genève, il ne laissera jamais envahir la place par les méthodistes. Il y a encore à Alais Mademoiselle Dard et M^{lle} Mestral de Genève.

J'ai vu un troupeau de moutons avec des clochettes au cou, et des bosses sur le dos teintées en vert, rouge et vert. Je suis monté sur une colline séparée de la ville par le poétique Gardon et couverte de vignes, d'oliviers, de mûriers, de figuiers, etc, disposés en terrassement comme les vignes de Lavaux. L'aspect de la ville ceinte par la rivière, avec la citadelle, son bel hôpital en construction, son bruit de filatures et ses chants de fileuses était très pittoresque. Ses promenades y sont jolies, mais on y trouve partout, comme à Nîmes, des maudits écriteaux: Il est défendu, etc. C'est la saison où les montagnards descendent aux marchés pour y vendre leurs cocons. Alais m'a présenté un aspect vivant et pittoresque. Je ne regrette pas la journée que j'y aie perdue. Les femmes y sont moins belles qu'à Nîmes.



9. — Alais. — Le Gardon au Panse.

Nouvelles Galeries, Alais.



NOTES

(1). En 1841 une lente déchirure s'opère dans le protestantisme français, et aussi suisse; déchirure entre, d'une part, les partisans d'un Réveil très marqué par la réaffirmation des doctrines traditionnelles (soit les évangéliques, ou orthodoxes) et, d'autre part, le courant dit libéral*. À l'époque du voyage de Delétra, ce courant libéral est majoritaire. Le jeune pasteur en fait partie, de même que les pasteurs qui l'envoient comme prédicateur en Ardèche et en Haute-Loire pour combattre dans le même temps, les excentriques et extrémistes méthodistes.

* Sur ces problèmes du protestantisme français dans leur ensemble, tensions, dissensions, oppositions... au début du XIX^e siècle, voir un bel et intéressant exposé de ces problèmes fait par Alain Arnoux, dans le livre cité ci-après: « l'arrière-plan du journal de Delétra », pp. 18-36.

(2). Alain Arnoux: Voyage à pied à travers le Vivarais et le Velay en 1841 par François-David Delétra, Éditions Olivetan, 2006.

(3). Le pasteur écrira lui-même: « On ne peut s'empêcher d'admirer combien l'Ardéchois est habile à planter des vignes, des mûriers, des maisons et même des villages sur des pentes et à des hauteurs en apparence inabornables. »

LES SOLDATS CARDÉSIENS DANS LA GRANDE GUERRE (1914-1919)

5^{ème} partie

Conférence du 11 novembre 2014

De Bruno Brun

Fiche signalétique des poilus cardésiens (suite)

Barbusse Raymond

Naissance: le 27 septembre 1884 à Cardet.

Père: Germain Louis Barbusse - Mère: Nathalie Foucard.

Taille: 1m61

Degré d'instructions: possède une instruction primaire.

Profession: Cultivateur.

Conseil de révision: Bon pour le service.

Classe: 1904. Réserve de l'armée active.

Appelé: le 2 août 1914 (à 29 ans)

Régiments:

- 19^{ème} Régiment d'Artillerie (3 août 1914). Nommé brigadier le 7 août 1914.
- 40^{ème} Régiment d'Artillerie (7 juin 1915).
- 116^{ème} Régiment d'Artillerie lourde (1^{er} novembre 1915).
- 132^{ème} Régiment d'Artillerie lourde (1^{er} mars 1918). Maréchal des logis le 14 mars 1918.

Décorations:

- Citation à l'ordre de l'armée le 26 décembre 1917: « Excellent brigadier, s'est particulièrement distingué comme agent de liaison pendant les offensives de septembre 1917 dans la Somme. »

- Croix de guerre.

Démobilisation: le 19 mars 1919 s'est retiré à Cardet.

Décès: le 10 février 1872 à Cardet à 88 ans.

Barlaguet Célestin

Naissance: le 17 mai 1894 à Cardet.

Père: Julien Barlaguet - Mère: Ernestine Malafosse

Taille: 1m64

Degré d'instructions: sait lire et écrire.

Profession: Cultivateur à Cardet.

Conseil de révision: Bon pour le service.

Classe: 1914. Armée active.

Appelé: le 5 septembre 1914 (à 20 ans).

Régiments:

- 112^{ème} Régiment d'Infanterie (5 septembre 1914).
- 89^{ème} Régiment d'Infanterie (5 mars 1915).

Décès: Tué à l'ennemi le 11 avril 1915 à Vauquois à 20 ans.

Barlaguet Julien

Naissance: le 22 août 1889 à Cardet.

Père: Julien Barlaguet - Mère: Ernestine Malafosse

Taille: 1m60

Degré d'instructions: possède une instruction primaire.

Profession: Boulanger à Cardet.

Conseil de révision: Bon pour le service.

Classe: 1909. Réserve de l'armée active.

Appelé: le 2 août 1914 (à 24 ans).

Régiments:

- 15^{ème} section de commis (3 août 1914). Intérieur.
- 1^{ère} section de C.O.A (16 février 1915). Intérieur.
- 165^{ème} Régiment d'Infanterie (9 mai 1916). Aux armées.
- 15^{ème} section de commis (13 décembre 1918). Aux armées.

Blessure: évacué le 6 septembre 1918 à Ozilly pour bronchite.

Démobilisation: le 19 mars 1919 s'est retiré à Cardet.

Rappel: le 1^{er} septembre 1939.

Décès: le 12 avril 1982 à Cardet à 92 ans.

Barlaguet Louis

Naissance: le 23 mai 1896 à Cardet

Père: Julien Barlaguet - Mère: Ernestine Malafosse

Taille: 1m63

Degré d'instructions: sait lire et écrire.

Profession: Cultivateur à Cardet.

Conseil de révision:

Classe: 1916. Armée active.

Appelé: le 11 avril 1915 (à 18 ans).

Régiments:

- 3^{ème} Régiment d'Infanterie (11 avril 1915).
- 27^{ème} Régiment d'Infanterie (1^{er} juillet 1917).

Blessures:

- Le 12 avril 1917 a été contusionné à l'épaule gauche par éclat d'obus en Champagne. Hôpital de Vitry-le-François jusqu'au 20 avril 1917.

- Evacué pour maladie le 5 novembre 1917 à l'hôpital de St-Méneoul jusqu'au 19 janvier 1918.

Démobilisation: le 9 septembre 1919 s'est retiré à Cardet.

Décès: Décédé le 16 octobre 1976 à Montpellier à 79 ans.

À suivre...

AINSI VA LA VIE, L'AMOUR, ETCÉTÉRA...

D'une grand-mère à sa petite fille (1909 - 2080)

14^{ème} partie

Par Carole Rodrigo

*A ma grand-mère Hélène avec qui j'ai vécu et, sa vie tonkinoise (par procuration) et, à ses côtés,
A mon père avec qui j'ai partagé tant de beaux moments, et à mes enfants qui m'en ont tant donné,
A mes amours, que le dernier dure toujours...*

Pilote ! Allez à Haïphong et maolin (vite) ! Après avoir admiré la joliesse des rives et après en avoir suivi les nombreux méandres, nous débarquons à Haïphong vers six heures. Vite des pousses caoutchouc et à toute allure à l'Hôtel du Commerce où il y a dancing, un peu de musique, un fox trot, une valse, un apéritif chérot et nous allons dîner. L'appétit n'est plus aussi bon que le matin mais tout le monde est content. Après le café, à neuf heures, le cinéma. Nous assistons à la séance. Quelques vues d'actualités françaises nous rappellent le pays lointain puis un drame nous émeut un peu. Enfin, le fou-rire nous prend à quelques drôleries comme on n'en a qu'au cinéma. Puis, délestés d'un ou deux billets de cent francs, nous montons pour la dernière fois sur notre chaloupe afin de rejoindre Campha que nous atteindrons au lever du jour. Tout le monde est un peu vaseux mais enchanté de la promenade.

Je reprends ici la parole à papa qui vient d'achever la narration de notre croisière touristique en Baie d'Along. Nous avons, à Haïphong, des amis qui tenaient un magasin import-export de fruits européens et exotiques. Chaque année, ils allaient faire une cure au Japon. Ils avaient rapporté, lors d'un de leurs voyages, une petite merveille. Sur un plateau d'argent, ovale, douze petites figurines de dix centimètres de haut représentaient une japonaise dans différentes attitudes : au bain, se peignant, agrémentée d'une ombrelle, assise devant un guéridon, etc. etc. le tout finement ciselé. Ils avaient promis à maman de lui rapporter la même lors de leur prochain voyage. Mais, cette année-là, il y eut un terrible tremblement de terre à Yokohama et le monsieur revint seul. Sa femme avait péri dans l'effondrement de leur hôtel. Lui, étant sorti acheter des cigarettes, s'était abrité derrière un pilier. Ensuite, il y eut un incendie qui embrasa tout l'hôtel et aucun bagage ne fut retrouvé. D'autant plus qu'ils se préparaient à prendre le bateau. Désespéré, il remit son commerce et retourna en France. Maman n'eut jamais ses petites japonaises...

Mon père était arrivé à Campha comme sous-ingénieur et, après deux ou trois ans, il reçut sa nomination d'ingénieur. A cette occasion, on fit une petite fête. Les chefs de chantier lui offrirent un beau plateau en bois, rectangulaire, dont tout le tour était orné d'une guirlande de roses sculptées. Une inscription était gravée, en français, dans un coin : « A Monsieur Roger Pellet, ingénieur, nos félicitations ». Mon père était très aimé de ses ouvriers car, s'il était quelquefois sévère, il était

aussi très juste. L'annamite apprécie l'homme intègre et l'avait même surnommé « Monsieur Juste ». Je regrette de ne pas me rappeler comment cela se dit dans leur langue. Ce plateau fut réservé à mon frère car il avait été baptisé du même prénom que notre père. Plus tard, j'en eus un pour moi qui était d'ailleurs beaucoup plus caractéristique : sculpté de deux dragons qui en faisaient le tour complet et dont les anses étaient formées de leur queue. Un ami de la maison en ayant envie, je l'échangeai, pour son bon plaisir, contre une console, supportant un bouddha doré, qui était encore plus exceptionnelle. Un jeune contremaître venait d'arriver d'Avignon avec sa femme. Comme elle languissait un peu, quand elle connut mieux la maison, elle demanda à papa de me laisser aller chez eux quelques après-midis. Chaque fois, à l'heure du goûter, elle me racontait les pièces qu'elle avait vu jouer au théâtre ou bien les opéras et opérettes qui l'avaient marquée. Cela m'intéressait énormément et elle me détaillait tout de A à Z. Quand je suis rentrée en France et que nous sommes allés au théâtre avec mes parents, je n'eus pas besoin de livret. Je savais tout par cœur ! Elle fredonnait aussi quelques airs : l'air des bijoux, les magnanarelles, Toréador prends garde et bien d'autres encore. Ensuite, sur ma demande, mes parents m'achetèrent tous ces disques-là. Aussi, une fois en France, mon professeur de musique nous ayant demandé ce que nous désirions qu'il interprète après la leçon, il fut très étonné quand je répondis « La méditation de Thaïs », il me prit pour plus musicienne que je n'étais.

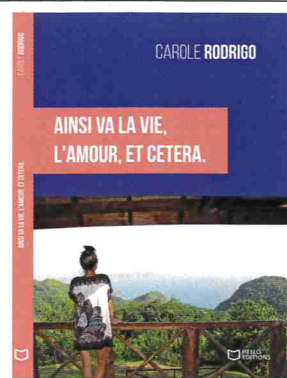
À suivre...

Extrait de : « Ainsi va la vie, l'amour, etc... » de Carole RODRIGO.

Disponible :

- à la Librairie Sauramps Alès,
- sur le net Fnac, Cultura, Amazone, Hello éditions
- et auprès de l'auteur avec dédicace.

Contact sur Facebook : Carole Rodrigo



DE VIRIS ILLUSTRIBUS URBIS CEVENNAE

Épisode 19 - 2^{ème} partie

LA CRÉATION DU CHEMIN DE FER GARDOIS OU LA VIE DE PAULIN TALABOT

Par le baron Ernouf

« Reconditionné » par Dominique Garrel

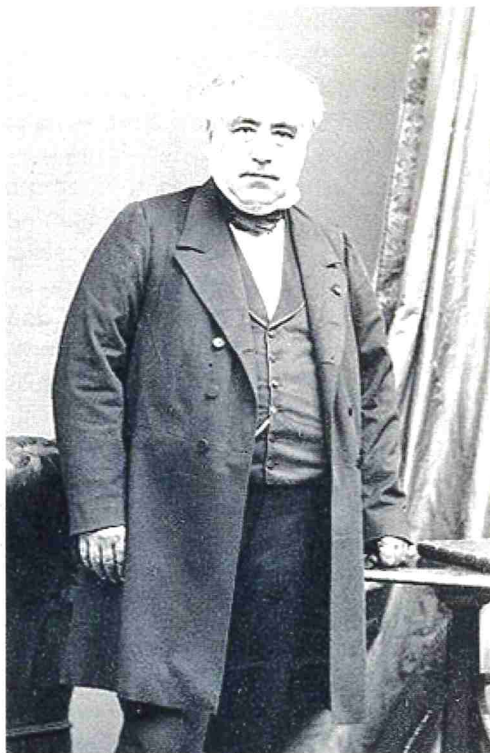
Dans le numéro 2305 de Cévennes Magazine du samedi 14 septembre 2024, je vous ai présenté les briquettes de charbon cévenoles. Ces briquettes sont à l'origine de la première révolution industrielle, celle de la vapeur.

Suite logique de cette parution, je vous présente aujourd'hui Paulin Talabot, le constructeur des voies de chemins de fer dont la première, Alès - Beaucaire, a permis d'acheminer le charbon cévenol vers Marseille via le Rhône et donc de participer au développement des houillères.

Pour faciliter la lecture, la rendre contemporaine, j'ai « reconditionné » le texte du Baron Ernouf. Il est donc plus court, plus léger... Bonne lecture!

Paulin Talabot, sa vie et son œuvre (2^{ème} épisode)

La ligne d'Alès à Beaucaire offre le premier exemple français d'un chemin de fer. L'exécution si parfaite et si rapide de ce chemin, où viaducs et tunnels se succèdent incessamment dans une partie notable du parcours, fait honneur à Paulin Talabot et à son collaborateur Charles Didion, à peine secondés. Tout a été créé pour les travaux proprement dits, et pour les affaires administratives. Il n'y a pas en France de personnel auxiliaire ayant l'expérience des ouvrages de ce genre. Talabot commence



les études et les travaux de cette ligne avec trois conducteurs des ponts et chaussées venant du canal du Berry, quelques agents du cadastre, et sept ou huit élèves sortant de l'École Centrale, où il n'existe pas encore de cours de construction des chemins de fer.

Didion se charge des travaux de construction. Talabot s'occupe plus particulièrement des détails techniques, tels que voie, matériel, machines, exploitation, etc. Comme il l'a prévu, il se réserve du temps chaque jour pour étudier à fond la langue anglaise. Il doit faire plusieurs voyages en Angleterre pour se tenir au courant des progrès qui s'accomplissent dans les conditions de la construction et l'emploi du matériel roulant. À cette époque, toutes les défiances anglaises contre les chemins de fer ont disparu.

Les propriétaires qui en ont combattu l'établissement ne sont pas les moins empressés de les voir achevés; ceux qui ont obtenu de faire changer les tracés primitifs afin de les détourner de leurs terres, pétitionnent pour avoir des embranchements.

Pendant la construction du chemin d'Alès, Robert Stephenson va voir Talabot et Didion à Nîmes. Il les aide à installer les ateliers de réparation de leur matériel roulant, leur fournit des machines, des mécaniciens, des chauffeurs.

Ouverture des lignes de chemin de fer

La première section de la ligne d'Alès, celle de Nîmes à Beaucaire, est livrée à la circulation le 15 juillet 1839, pour l'ouverture de la foire de Beaucaire. Cette inauguration est organisée, et aucun accident ne vient troubler cette véritable fête. Un convoi de dix-huit voitures où sont aisément placées 500 personnes, dirigé par MM. les ingénieurs Talabot et Didion, fait le trajet de 24,4 Kilomètres en trente-six minutes, et quarante au retour. L'ouverture de la seconde section de Nîmes à Alès a lieu au mois d'août 1840. Elle est retardée par une série de crues du Gardon, empêchant l'achèvement du principal ouvrage de cette section, le pont de Ners, et manquant même l'emporter pendant l'hiver. Enfin, la section d'Alès à la Grand'Combe est livrée à la circulation en 1841.

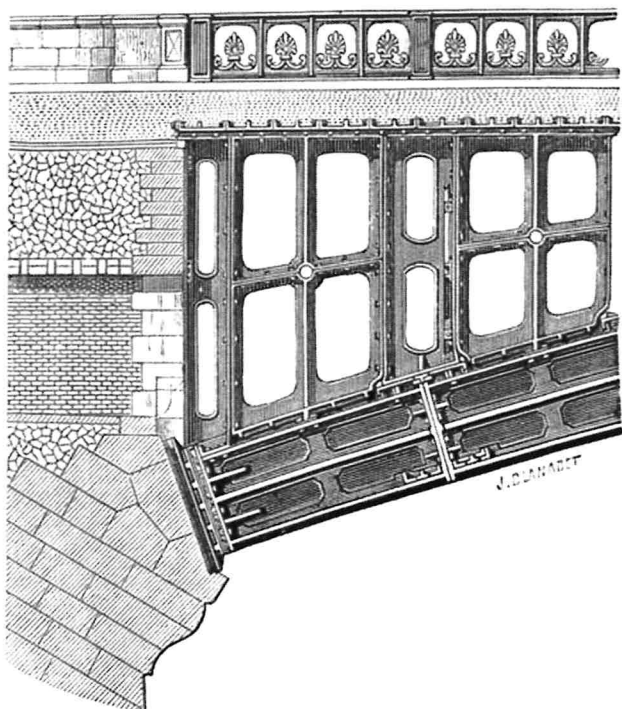
Les travaux sur la portion de la Grand'Combe subissent de cruelles épreuves, notamment par le contrecoup des événements de 1848 ⁽¹⁾. Mais jamais le moindre sentiment de défaillance des collaborateurs de Paulin Talabot, dont plusieurs ont engagé la totalité de leur fortune, ne se fait sentir.

L'établissement de cette ligne a une grande importance - au point de vue judiciaire - dans l'historique des chemins de fer français. Il s'agit de faire en grand l'une des premières applications de la loi encore récente du 7 juillet 1833, sur les expropriations ⁽²⁾. Cette législation s'établit grâce au concours d'un jeune avocat du barreau de Nîmes, M. Fargeon.

LE PONT DE TARASCON

Le projet du pont sur le Rhône est le résultat de ses études personnelles et des expériences nombreuses qu'il fait faire à Nîmes, sur la résistance de la fonte appliquée en voussoirs; système qui n'a pas été encore employé à des arches de grande ouverture, ni à des ponts de chemins de fer.

Chaque voûte en fonte a été construite sur un cintre en charpente, pour l'établissement duquel on a utilisé les palées du pont de service. La fig. représente le détail d'une naissance au joint d'une culée.



Le mémoire rédigé à cette occasion par Talabot offre un puissant intérêt technique, et justifie pleinement toutes les dispositions adoptées.

Il s'agit notamment de reconnaître l'influence des variations de la température sur les mouvements des pièces de métal. Ces expériences permettent à Talabot et à ses auxiliaires de déterminer les conditions qui régissent l'emploi de la fonte, et les garanties de solidité qu'elle présente quand on la coule en arcs de grandes dimensions. On remarque entre autres choses, pour la première fois, que l'action de la température, directement provoquée par les rayons solaires, varie sensiblement, suivant les genres de peinture appliqués sur les pièces de fonte.

Détails de la construction de cette œuvre

Ce viaduc, long de 600 mètres, se compose de deux culées et de six piles colossales en rivière, supportant sept arches en fonte, de forme circulaire et de 62 mètres d'ouverture. La base des piles est protégée par des enrochements de pierres de taille, dont chacune pèse 6 tonnes. L'arcature de chacune des arches, composée de voûtes cintrées en fonte, avec 5 mètres de flèche, est formée seulement de trois pièces, pesant chacune 7 tonnes; de cinq divisions de voussoirs, dont chacune en comprend dix-sept; des entretoises qui relient par-dessus et par-dessous ces cinq divisions; des tympans latéraux qui compensent les déclivités; enfin, d'un grillage recouvrant le tout, et sur lequel est installé le ballast supportant les voies. Les parapets, les corniches, tout comme les arches, sont entièrement en fonte, d'une forme simple, mais élégante.

Ce viaduc est le premier construit dans ce système - dit mixte - à culées et piles en pierre, avec tabliers de fer ou de fonte; il en sera lancé depuis plusieurs autres sur ce modèle, notamment celui de Perrache, à Lyon, et le viaduc de Newcastle, en Angleterre.

La construction de ce pont gigantesque dure cinq ans. Lors des tests, douze locomotives lancées à toute vitesse sur deux de front ne font pas plus de vibrations sur ce viaduc que le passage d'un train unique sur un ponceau en pierre de taille.

Sa solidité inébranlable dans la grande crue du Rhône (1856)

Cet ouvrage justement célèbre va subir une épreuve plus terrible que toutes les autres, l'assaut du Rhône pendant la grande crue de 1856, où le fleuve monte de 8 mètres en quelques heures. Les principaux fonctionnaires civils et militaires du département descendent par l'escalier d'une des piles jusque sur le rebord, afin de suivre de près cette lutte. Des témoins oculaires racontent que plusieurs personnes sont aveuglées par le ressaut des vagues et assourdies par un mugissement infernal, ressemblant au bruit de plusieurs centaines de pièces d'artillerie tonnant à la fois sans relâche. Sous leurs yeux, un train de bois tout entier est lancé, broyé contre la pile la plus voisine, ses débris emportés par le courant comme des brins de paille. Mais pas une pierre des enrochements ne sera ébranlée!

ACTIVITÉS EXTRA PROFESSIONNELLES ET VIE PRIVÉE Talabot politicien

Depuis longtemps membre d'un canton de Nîmes au

conseil général du Gard, Paulin Talabot devient député, dès que sa situation de directeur général de la Compagnie Paris - Lyon - Méditerranée est établie en 1862. L'année suivante, il est élu dans la troisième circonscription du Gard; il ne prend la parole que dans les bureaux, quand il s'agit de finances, de travaux publics ou d'industrie. Il est en général peu communicatif, et ne s'entretient qu'avec un petit nombre de ses collègues. En 1869, il est réélu député au troisième tour de scrutin; après les événements de 1870, dans la ville de Nîmes, il trouve une majorité pour l'exclure du Conseil général. Ce dernier échec lui est particulièrement désagréable.

Cécité

Une dernière épreuve l'attend: la cécité; celle-ci survient à la suite d'une chute qui amène une fracture de la rotule, le condamnant pendant plusieurs semaines à une douloureuse immobilité. La guérison est à peu près complète, mais cet accident a une conséquence désolante. Pour se débarrasser, par l'anesthésie, de la sensation d'engourdissement douloureux, Talabot fait un usage immodéré du chloroforme. Quand il s'aperçoit des effets indésirables de cette substance sur l'organe visuel, le mal est déjà irréparable. Sa vue s'obscurcit graduellement, et finit par disparaître tout à fait, dans l'espace de quelques mois. Il supporte ce dernier coup avec un stoïcisme héroïque. « *Se repliant en lui-même, demandant à sa mémoire toujours fidèle et à l'intuition de son esprit de suppléer à ce qu'il ne pouvait plus directement percevoir, il conserve pendant neuf ans encore, avec les soucis des luttes de chaque jour, la direction de cette vaste entreprise.* »

Retraite

Il vit assez longtemps pour connaître les attaques dirigées, contre l'organisation des chemins de fer, dont il est un des principaux auteurs, et pour donner à ses défenseurs des indications utiles. Le retentissement d'un des incidents capitaux de cette lutte - le veto mis par les chambres de commerce aux projets de rachat général et d'exploitation par l'État - vient jusqu'à lui.

En 1882, sentant ses forces s'affaiblir, il prend définitivement sa retraite. Conformément à son désir, il a pour successeur celui de ses collaborateurs qu'il a lui-même désigné, depuis plusieurs années, au choix du Conseil d'administration. Talabot accepte le titre de directeur général honoraire, qu'on lui offre avec un respectueux empressement. Ce titre n'est pas une consolation puérile, un ho-

chet de vieillard. Pendant les trois ans et demi qui s'écoulent entre sa démission et sa mort, il ne cesse de suivre avec un intérêt paternel les affaires de la Compagnie, et donne encore en plus d'une occasion des avis salutaires.

Décès et obsèques

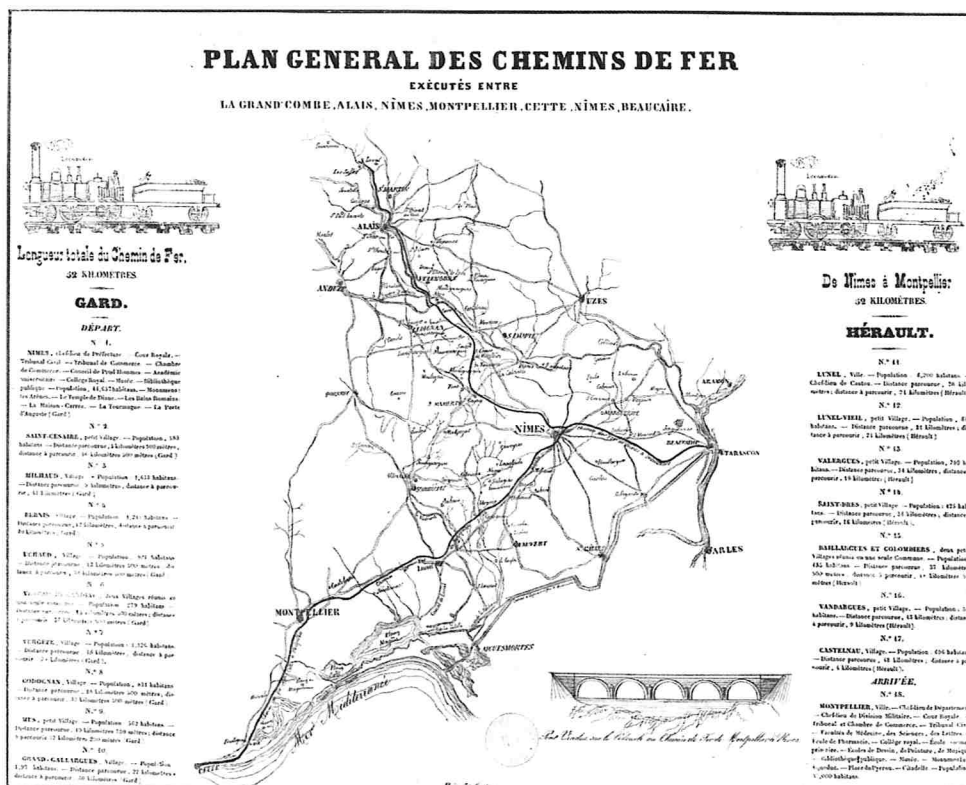
Il meurt le 21 mars 1885, dans sa quatre-vingt-sixième année. Ses obsèques ont lieu le 24, en présence d'un très grand nombre d'agents venus de toutes les parties du réseau pour lui donner un dernier témoignage de respect. Les discours prononcés sur la tombe du fondateur de la Compagnie Paris - Lyon - Méditerranée par son successeur, et par le président du conseil d'administration, Charles Mallet ⁽³⁾, n'a pas le caractère banal qu'on reproche souvent, avec raison, aux œuvres de ce genre. Après le service religieux, la dépouille mortelle du défunt, conformément à ses dernières volontés, est transférée dans son pays natal, à Condat. C'est là qu'il repose, dans un caveau de famille contenant aussi les restes de ses parents.

NOTES

1 - Après avoir mis un terme à la Restauration lors des Trois Glorieuses, la population française se soulève fin février 1848 pour abattre la monarchie de juillet.

2 - Le premier texte important sur la procédure d'expropriation est la loi du 8 mars 1810 qui institue les deux phases, administrative et judiciaire. L'expropriation fait ensuite l'objet des lois des 7 juillet 1833 et 3 mai 1841.

3 - Il est le cofondateur avec les frères Péreire du Crédit Mobilier en 1852 et participe à la fondation de la Compagnie Générale Maritime (Transatlantique). Il entre au conseil d'administration du PLM qu'il préside en 1879. Il contribue à la création du Crédit Agricole dont il devient administrateur.



SOUVENIRS

d'un résistant Cévenol pendant la seconde guerre mondiale.

RASSEMBLEMENT AIGOUAL-CÉVENNES

Souvenirs d'un maquisard du Groupe 11

Deux lettres transcrites et commentées

par Olivier POUJOL

Notre collaborateur a écrit une *Histoire des maquis des Cévennes* à paraître en 2025...

En 1984, quarantième anniversaire de l'attaque d'Ardailès le 29 février 1944 et de la Libération des Cévennes en août, les anciens du maquis d'Ardailès La Soureilhade prirent l'initiative de publier, à leurs frais et avec la participation de tous, un ouvrage sur Le maquis d'Ardailès et sa part dans le rassemblement Aigoual-Cévennes (Imprimerie des Cévennes, Sumène). Ce fut un livre collectif, rédigé par Robert Poujol, avec la documentation apportée par les maquisards qui lui communiquèrent leurs souvenirs. Parmi les nombreux témoignages conservés dans les papiers de Robert Poujol, nous avons retenu pour publication celui de Pierre Dumas, dit Mickey, né en 1926, témoignage très agréable à lire et d'un vrai intérêt historique. Mickey cite d'autres maquisards de la Soureilhade: André Martin, dit Bayard, né en 1923, Yves Lauze, dit Adolphe, né en 1923, Roger Guy, dit Yug, né en 1923, et Robert Espaze.

**Lettre de Pierre Dumas (Mickey)
à Robert Poujol. Marseille, 7 octobre 1983.**

*Cher camarade,
Je viens de recevoir
la lettre du Pasteur
Olivès relative à la
décision de com-
mémore le 29 fé-
vrier prochain le 40^e*



*Ci-dessous: René Rascalon, l'un des chefs
du maquis Aigoual-Cévennes.*

*En bas: Le pasteur Olivès, pasteur et chef
de maquis*



anniversaire de l'attaque de l'École des cadres d'Ardailès et la publication d'une brochure concernant notre maquis. Je pense que c'est là une excellente idée car 40 ans après ces événements, la mémoire s'estompe et il est nécessaire que chacun apporte sa pierre pour tenter de rebâtir l'édifice. Il est certain que ce n'est qu'en collationnant les souvenirs qui restent en mémoire de ceux qui ont participé à cette épopée qu'on peut arriver à en tirer un tout cohérent.

En ce qui me concerne, je vais tenter de puiser dans la mienne pour apporter à cette œuvre ma modeste contribution. Natif de Sumène, j'étais à cette époque élève au collège technique de Nîmes où j'étais évidemment pensionnaire et j'avais 18 ans. Pour je ne sais plus quelles raisons, cette année-là les classes ont dû se terminer assez tôt et je me suis donc retrouvé en vacances début juin et à nouveau à Sumène chez mes parents. Nous connaissions bien sûr dès cette époque l'existence de maquis dans la région. Ceux-ci s'étaient d'ailleurs manifestés en venant opérer des coups de main pour s'emparer d'explosifs utilisés pour la mine alors en exploitation. Par des camarades du village que je savais acquis à la Résistance et qui, eux, étaient résidents à plein temps à Sumène, notamment Roger Guy et Robert Espaze, j'ai été introduit dans la filière dirigée par Maurice Castanier, chose que j'ai appris par la suite. Et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à

10, un soir de ce mois de juin 44, à la nuit tombée, au rendez-vous fixé à la sortie du village sur la route de Saint Martial, pour rejoindre le maquis. Je crois bien n'avoir connu les 7 autres participants qu'à ce moment-là, c'est dire si le cloisonnement était rigoureux et le maximum de précautions assuré. Nous sommes donc partis, à pied, dans la nuit sombre et après avoir traversé Saint-Martial et franchi le col de l'Asclier, me semble-t-il, nous avons atteint le point précis, connu par l'un de nous, à l'aube du lendemain où devait nous réceptionner notre « contact », celui qui tel un pilote de port devait nous guider pour la suite du voyage jusqu'au lieu de destination final. La rencontre eut lieu très ponctuellement et c'est ainsi que nous avons connu notre guide qui était revêtu de l'uniforme kaki de l'armée française et se faisait appeler « Bayard ». Et ainsi, sous sa conduite, nous sommes arrivés au « Tison Rouge », dévalant par chemins et sentiers, sans trop pouvoir alors situer avec précision l'emplacement de notre résidence. Et la vie s'est rapidement organisée avec les camarades déjà là, partagée entre l'instruction militaire, les corvées, les tours de garde. Avec surprise nous avons découvert le récepteur radio, semblable par sa taille à une cartouche de cigarettes américaines - qu'on ne connaissait pas encore - et qui permettait grâce à des écouteurs, de capter les messages de Londres ou d'entendre collectivement un soupçon de musique si l'on introduisait l'écouteur dans un quart modèle réglementaire de l'armée qui amplifiait quelque peu le son tel un haut-parleur. Les soirées étaient des veillées souvent consacrées au chant choral, à la lumière d'une faible lampe électrique dont l'alimentation était assurée par une dynamo de voiture ou de moto entraînée par une roue à aubes de fortune mue par la petite chute du ruisseau qui coulait près de la bergerie. Système D !

Nous sommes donc restés là à nous préparer pour le temps de la Libération sans alertes sérieuses, celles-ci, si je ne me trompe pas, pouvaient être données par le biais de signaux optiques convenus par l'intermédiaire de l'éclairage public du hameau du Cros tout proche et que nous avions dans notre champ de vision lorsque nous étions de faction.

Une anecdote amusante au passage: notre cuisinier, certains jours où il ne devait avoir rien d'autre pour agrémenter le plat de nouilles proposé à des appétits de vingt ans, avait préparé celles-ci au chocolat. C'était probablement une première et ma foi, ce n'était pas désagréable du tout.

Le 12 juillet, nous avons abandonné, avec une certaine nostalgie le Tison Rouge pour effectuer la concentration à l'Espérou. Là, je me suis tout de suite trouvé séparé de mes camarades, ceux de Sumène étant alors tous mineurs de profession, donc spécialistes en

explosifs étant versés dans le groupe sabotage, les autres dans divers autres groupes. Et je me suis retrouvé affecté au groupe - je ne me souviens plus du numéro d'avant-poste, qu'on a établi après le chalet Montleau, pour contrôler les 3 routes situées en contrebas. Notre poste était implanté de façon à prendre en enfilade la grande portion de route venant du Vigan, avant le virage à angle droit qu'elle effectue pour arriver vers l'Espérou. Et nous avions celle de Dourbies quelque trois cents mètres plus bas.

Nous avions pour mission de contrôler toutes les arrivées de véhicules vers l'Espérou. Ceux-ci devaient satisfaire à un signal de reconnaissance, phonique ou optique suivant que ce soit de jour ou de nuit. Une nuit que j'étais de garde avec Adolphe (Yves Lauze) - les gardes de nuit étaient toujours doublées - un véhicule en provenance de Dourbies ne fait pas le signal à partir du point où il aurait dû commencer à le faire. Adolphe qui était un fin

Cette plaque commémorative à la sortie du village commémore le maquis et l'attaque allemande du 29 février 1944

Source et crédits photo: © Mémoire et Résistance dans le Gard



Plaque commémorative d'Ardaillers: Berceau du maquis A.S. de la Soureilhade, fondé par le pasteur OLIVÈS, ce petit hameau fut un refuge pour les proscrits et les réfractaires et abrita l'école des cadres du maquis.

Source et crédits photo: © Mémoire et Résistance dans le Gard



tireur me dit « Qu'est-ce qu'on fait ? » Je lui réponds « Tire ». 1^{er} coup de feu, de semonce, largement au dessus volontairement. Pas de réaction, le véhicule continue d'avancer. 2^{ème} tir en visant plus près, toujours rien, ça continue d'avancer. Au 3^{ème} coup, Adolphe me dit : « j'y vais ! Va... Alors là, ça réagit. La camionnette s'arrête carrément et donne le signal longuement. Bon, c'est l'un des nôtres. Nous sommes tout de même soulagés et terminons notre garde sans autre incident. Nous avons appris dans la journée ou le lendemain peut-être que la 3^{ème} balle s'était fichée dans l'extincteur, au-dessus de la tête du chauffeur. Sacré Adolphe, en pleine nuit, sans lunette, avec un mousqueton de gendarme modèle 16 ! Je crois qu'il a été félicité.

Autre fait marquant et précis qu'il me faut signaler, bien sûr, c'est la commémoration de notre fête nationale du 14 juillet à Valleraugue à laquelle j'ai participé et comme j'étais déjà aussi grand alors que ce que je suis resté, je crois bien que je devais être en tête de colonne pour le défilé. Moi qui n'ai jamais eu l'âme militaire, je me souviens qu'on a enlevé à cette occasion le portrait de Pétain de la Mairie, qu'on a déjeuné chez l'habitant. En ce qui me concerne c'était chez les Volpellière, à moins que ce soit chez des Atger. On avait même dansé l'après-midi... La suite est plus connue je pense et offre moins d'intérêt. Pour ma part, combats de Ganges, Saint-Hippolyte, Quissac et la dislocation rapide à Nîmes après quelques jours au collège Stanislas pour retourner à la vie civile, avec la satisfaction d'avoir participé modestement à la Libération et un grand espoir au cœur pour des lendemains qui chantent. En pensant également que les camarades tombés ne l'auraient pas été pour rien.

Voici, cher camarade, si mon bla-bla-bla peut contribuer à apporter un peu d'eau au moulin des souvenirs, c'est avec plaisir que j'ai accompli ce penum. Je regrette de n'avoir pas de photos à joindre : il me semblait pourtant qu'il en avait été fait au Cros, mais où sont-elles passées depuis ?

Bien cordialement.

Vue depuis le Col de l'Asclier



Lettre de Pierre Dumas (Mickey) à Robert Pujol, Marseille, 19 octobre 1983.

Cher camarade,

En réponse à ta lettre du 14 courant, je vais m'efforcer de compléter ta documentation pour la période des combats, en ce qui concerne ceux auxquels mon groupe et moi-même avons participé. Toutefois, je ne garantis rien en ce qui concerne les dates : je ne tenais pas mon « journal » en ce temps-là et je n'ai comme références que celles mentionnées dans mon certificat d'appartenance modèle régional établi à Nîmes le 17 novembre 45 et dont je ne suis pas sûr qu'elles soient très exactes elles-mêmes. Le document en question mentionne Le Vigan, dont je n'ai plus le moindre souvenir, mais par contre ne parle pas de Quissac, où je suis certain que j'y étais.

Notre premier « combat » - c'est là un bien grand mot peut-être - aurait été celui de Ganges, consécutif au parachutage sur la plaine de Ginestous dénoncé par un milicien gangeois lequel aurait pris le car le matin pour Montpellier afin d'aller prévenir la milice. Nos services de renseignement en ayant eu vent avaient donc pris leurs dispositions et des groupes de renfort avaient été dépêchés dans le courant de la matinée pour défendre l'accès de la zone. Notre groupe, pour sa part avait été déployé à la sortie de Ganges sur la route de Laroque, en abord de celle-ci, prenant en enfilade la portion de ligne droite sous le feu de nos armes automatiques. Les miliciens se seraient, a-t-on dit, arrêtés à Saint-Bauzile afin de procéder à des perquisitions ou des arrestations et auraient laissé seuls les GMR aller au devant. Est-ce parce que ceux-ci étaient moins motivés ? Toujours est-il qu'ils n'ont pas donné l'impression de vouloir prendre trop de risques et que l'affaire s'est résumée à un échange de coups de feu assez lointain jusqu'au moment où ils ont replié armes et bagages et se sont retirés. L'escarmouche avait duré toute la journée néanmoins et en fin d'après-midi, tout le matériel parachuté ayant été récupéré, nous avons décroché à notre tour, non sans ramener en supplément le « milicien » gangeois qui était revenu tout bonnement par le car du soir et avait été reconnu par des habitants. Cette affaire aurait pu avoir lieu le 1^{er} août.

Le 2^{ème} combat, celui de Saint-Hippolyte, a été beaucoup plus sérieux, car nous nous sommes attaqués là - nous étions deux groupes seulement si ma mémoire ne me fait pas défaut - à une colonne de l'armée allemande en provenance de la direction de Montpellier et convergeant vers Saint-Hippolyte. Notre seul avantage était celui de la position, à flanc de colline dominant la route assez rectiligne bordée de vignes des deux côtés, cachés partiellement par la maigre végétation méditerranéenne de nos garrigues en période estivale et... de la surprise ! Malheureusement celle-ci n'a pas tellement pu jouer car le side-car qui roulait en éclaireur, insuffisamment atteint, a pu faire demi-tour afin très certainement de prévenir le gros du convoi. Ce dernier toutefois a poursuivi sa

route et tenté de forcer le passage. Il y a réussi non sans y laisser quelques pertes, morts et prisonniers. Cet accrochage aurait eu lieu le 25 août.

Le suivant, celui de Quissac a dû se produire très peu de temps après dans des circonstances assez semblables à celui de Saint-Hippolyte, à ceci près toutefois, c'est que nos positions étaient infiniment moins bonnes de par la topographie du terrain. Nous étions là au même niveau que la route, protégés de la vue par un rideau d'arbres il est vrai, mais avec un encore assez large espace plat et découvert sur nos arrières avant d'atteindre la partie montagneuse et touffue où nous pourrions nous réfugier en cas de repli. Et contrairement à Saint-Hippolyte où le convoi n'a pas trop cherché le contact mais plutôt à poursuivre sa route, à Quissac il y a eu arrêt de la colonne et contre-attaque. Après avoir tenu autant qu'il était possible de le faire, nous avons pu décrocher en bon ordre en ne laissant rien sur le terrain : j'ai même eu la chance - avec Adolphe nous nous sommes repliés les derniers afin de couvrir les mitrailleurs plus chargés - de récupérer une pièce de la mitrailleuse qui avait dû en tomber en étant accrochée par des buissons et aurait rendu celle-ci inutilisable. Nous nous sommes repliés sur la route entre Sauve et Quissac dans le maquis touffu en attendant la suite. Personnellement, c'est le combat où je n'ai aucune honte à le dire, j'ai eu peur car c'est vraiment celui où j'ai

senti les balles me siffler aux oreilles et dans ces cas-là je peux dire qu'on pratique un « ramping » parfait, je crois, une vraie couleuvre !

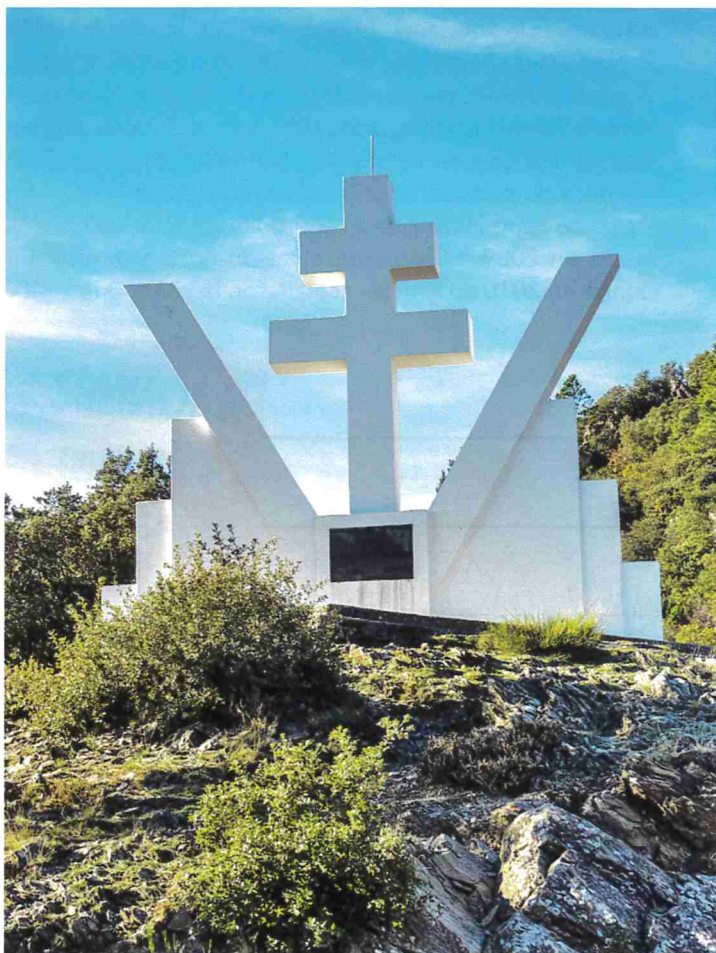
Notre groupe n'a pas eu de pertes, mais nous avons appris celle du commandant Bouvreuil, officier de métier venant de la Légion et qui était très estimé, je pense, de tous les camarades qui l'ont connu.

Voilà, ce que je peux dire de cette époque.

Pour ce qui est des mineurs de Sumène, ils travaillaient aux houillères qui avaient été remises en exploitation pendant la guerre à Sumène même. Je ne puis dire quel fût leur rôle dans l'équipe de Ramuntcho et malheureusement plusieurs sont depuis décédés, deux d'entre eux n'étaient pas suménois. Je pense que seul peut-être Roger Guy pourrait t'apporter des éclaircissements sur leur action, encore que lui n'était pas mineur de fond. Par Maurice Castanier, tu pourrais avoir ses coordonnées peut-être ? Je sais qu'il travaille à la cellulose à Tarascon, mais je ne connais pas son adresse exacte. En espérant que ces quelques lignes auront pu augmenter ton information, je t'adresse toutes mes amitiés.

Maurice Castanier, né en 1922, fils d'un industriel de Sumène, avait eu des activités résistantes qui lui avaient valu d'être emprisonné pendant cinq mois d'août à dé-

Le Mémorial du maquis Aigoual-Cévennes se situe à la jonction des D.10 et D.193, sur un éperon rocheux dominant le col et la "draille" de l'Asclier à Aire-de-Côte, la vallée de l'Hérault et la Vallée Borgne, dans un site grandiose avec la vue sur le massif de l'Aigoual, proche d'Aire-de-Côte. Source et crédits photo : © Mémoire et Résistance dans le Gard



Partant de la maison forestière d'Aire-de-Côte, le G.R.6 conduit à la "stèle du maquis". Source et crédits photo : © Mémoire et Résistance dans le Gard



cembre 1943. Dès sa libération, en janvier 1944, il avait continué à coordonner l'activité du groupe de Sumène (pour la plupart des jeunes qui avaient évité le STO en travaillant à la mine de nouveau ouverte au moment de la guerre), puis il organisa une filière permettant à ces jeunes de rejoindre le maquis d'Ardailhès. Mickey arrive au Tison Rouge, grande maison où le pasteur Olivès avait établi son PC, située dans le vallon du Cros entre Ardailhès et Valleraugue. Le 12 août, le maquis monte en camions à l'Espérou où il retrouve le maquis de Lasalle pour former le rassemblement Aigoual-Cévennes. Mickey participe aussitôt au plan de défense du camp de l'Espérou.



Mickey évoque la fête du 14 juillet 1944 à Valleraugue. Cette cité gardoise ne fut pas la seule dans le département où un maquis et une population célébrèrent et fêtèrent le 14 juillet. Dans le bassin minier, au Martinet, le camp Bayeux, maquis voisin du village issu du groupe de résistants de Salindres, fondé le jour de la libération de Bayeux d'où son nom, organisa une prise d'armes et un défilé militaire. Un bal, jusque tard dans la nuit, clôtura cette journée de fête. On a d'autres témoignages pour Saint-Hippolyte-du-Fort, Tornac ou Vébron.

Mickey participe, avec le groupe 11 du rassemblement Aigoual-Cévennes, à trois combats: celui de Ganges du 1^{er} août, celui de Saint-Hippolyte du 25 août, celui de Quissac du 27 août. Mickey confirme que l'attaque des miliciens venus de Montpellier, appuyés par les GMR (ou groupes mobiles de réserve) de Vichy, le 1^{er} août sur Ganges, fut assez molle. Les miliciens et les GMR ont tiré de loin avant de décrocher. Ce fut la seule attaque portée par Vichy contre le rassemblement. Le commandant Colas, son chef militaire, en rendra compte de cette façon à ses supérieurs après les combats de la Libération: « Nous n'avons subi qu'une seule attaque, par une for-

mation de la Milice, venue de Montpellier, sur les abords sud de Ganges, attaque conduite avec beaucoup de mollesse et qui fut facilement repoussée, avec quelques pertes pour l'ennemi ». Mickey rapporte ensuite ce qu'il a vécu au combat de Saint-Hippolyte le 25 août, une vraie bataille pendant huit heures. Mickey participe le 27 août au combat de Quissac, qui fut le dernier engagement du rassemblement Aigoual-Cévennes. Là, il eut très peur, car la colonne de Cahors, ou colonne des Mongols, qui traversait le bas Languedoc pour gagner la vallée du Rhône, était très combative, et fut sans doute la plus violente des quatre colonnes qu'affrontèrent les maquisards gardois dans la quinzaine de la

Libération du mois d'août 1944. Le rassemblement perdit Le commandant Bouvreuil, le capitaine Coutard, chef du service des transmissions radio du maquis, le gendarme Louis Egron chef du groupe 7 du rassemblement et Léo Calazel, un jeune maquisard.

Sur l'histoire du Groupe 11, il faut lire le témoignage de Fernand Léonard: Groupe Onze. Souvenirs d'un maquisard de l'Aigoual, Éditions Lacour, Nîmes, 1993. Né en 1923 à Pompignan, près de Saint-Hippolyte-du-Fort, il entre au maquis de Lasalle puis passe au rassemblement de l'Aigoual-Cévennes. Chef adjoint du Groupe Onze, il organisa avec ses hommes la réception du parachutage de Ganges le 1^{er} août, obligeant les miliciens et les GMR à rebrousser chemin sur la route de Montpellier. Il est au Vigan le 10 août, puis à nouveau à Ganges le 24 août, et après à Saint-Hippolyte, à Quissac. Instituteur puis professeur de français au collège de Saint-Hippolyte-du-Fort, membre du parti communiste français depuis 1945, il fut maire de Saint-Hippolyte et conseiller général du Gard. Il meurt en 2009 à Saint-Hippolyte-du-Fort. Son nom fut donné en 2010 au groupe scolaire de la commune.

ABONNEZ-VOUS!

**52 NUMÉROS =
45 € TTC**

AU LIEU DE 83 €

OFFRE SÉLECTIONNÉE	Nom & Prénom :	
Abonnement papier ☐ 1 an - 52 numéros 45 € TTC	Adresse :	
Abonnement numérique ☐ 1 an - 52 numéros 30 € TTC	CP :	Ville :
Abonnement papier + numérique ☐ 1 an - 52 numéros 50 € TTC	Mail :	Tel :

Pour vous abonner, renvoyez-nous le bulletin ci-dessus :

- Par courrier: **CÉVENNES MAGAZINE - B.P. 90031 - 30101 ALÈS PPDC** accompagné du règlement
- Par mail: **cevennesmagazine@gmail.com** nous vous ferons suivre un lien de paiement pour régler par C.B.
- Via le site: **cevennesmagazine.fr** - Rubrique abonnement - Paiement C.B. ou virement